



Atelier de lecture – 10 Mai 2020

Madame Alyah Rivka Krief – étudiante à l'EJAF

Le mot « Pandémie » inspire « peur de perdre un être cher, peur de souffrir et peur de mourir, inconnu, solitude » et tant de questions et de bouleversements présumés.

Quand Etty Hillesum s'écrit à elle-même, plonge dans un univers mystique et se rapproche de façon si fraternelle et avec une si profonde empathie pour ses compagnons de misère et de solitude, elle m'inspire tout d'abord un profond respect, puis un désir de la connaître, et enfin je reçois d'elle une leçon d'Amour de mon prochain sincère et véritable.

Alors, je lirai lors de notre atelier de lecture un extrait de :

*Etty Hillesum* ouvrage « la paix dans l'enfer » éditions « voix spirituelles » par Camille de Villeneuve  
*Au camp de Westerbork camp de transit mars 1943*

« Je me rappelle un soir au bord du canal d'Amsterdam, un soir d'été plein de rêve, il y a bien longtemps. Visionnaire. Des villes anéanties. Je voyais des villes s'engloutir et des villes nouvelles s'élever et je pensais : « allez-y, détruisez donc ce monde sous les bombes, nous reconstruirons un nouveau monde et celui-ci aussi périra à son tour et pourtant la vie est belle, elle ne cesse d'être belle, encore et encore. » Et c'était comme une vision. Des villes qui culbutaient dans des abîmes, d'autres qui surgissaient, et ce au fil des siècles, et la vie, toujours aussi belle.

Et puis il y a le paysage de Rotterdam martyrisée. Encore un paysage nouveau, bizarre, avec un charme propre, et que l'on pourrait aimer. Nous autres hommes, nous suscitons des situations affreuses, mais comme elles proviennent de nous-mêmes, nous parvenons toujours à nous y adapter. Pour que ces situations cessent, il faudra attendre que nous ayons évolué au point de ne plus pouvoir nous adapter, de ne plus pouvoir les supporter intérieurement. Même des avions qui s'écrasent en flammes gardent pour nous un certain pouvoir de séduction sensationnel – même du point de vue esthétique, on peut en retirer des satisfactions impressionnantes-, alors que nous savons, nous savons, que des gens sont en train de brûler vifs, et tant que cela ne suscite pas en nous une révolte de tout notre être, tant que nous trouvons encore des possibilités d'adaptation, toutes les atrocités perdurent.

Cela signifie-t-il que je ne suis jamais triste, jamais révoltée, que j'accepte tout, et fais constamment, en toutes circonstances, l'éloge de la Vie ? Non, ce n'est pas le cas non plus.

Je crois que je vis et que je connais toutes les tristesses et toutes les révoltes qui peuvent exister chez un être humain, mais je ne me raccroche jamais à l'un de ces moments, je ne les pérennise pas. Ils me traversent, de même que toute la vie me traverse comme un large fleuve éternel, ils sont emportés par le courant de ce fleuve et la vie continue. Et c'est pourquoi, mes forces demeurent, elles restent à mon entière disposition, je ne les enchaîne pas à une tristesse ou à une révolte impuissantes.

« Et en fin de compte : ne doit-on pas offrir, de temps à autre, un petit refuge à la tristesse universelle » ? Et à « **Ilse Blumenthal** »\*, je dirai peut-être un beau jour : « Oui, la vie est belle, je lui rends grâce à la fin de chaque jour, alors que je sais parfaitement que des Mères, des Mères comme vous en êtes une, ont des fils qui se font massacrer dans des camps de concentration. »

Et le chagrin qu'on en éprouve, il faut le porter, on peut se laisser écraser sous son poids, on peut aussi se relever, un être humain est une créature pleine de force et le chagrin doit pour ainsi dire devenir partie

intégrante de vous-même, un morceau de votre corps et de votre âme, vous n'avez pas à le fuir, portez-le, mais en adulte, sans chercher un exutoire à vos sentiments dans une haine ou un désir de vengeance sur toutes les mères allemandes qui, en ce moment même, ont à porter le même chagrin que vous, pour leurs fils tombés au combat et assassinés. Ce chagrin, il faut lui donner en soi-même toute la place et la protection qui lui reviennent et, de la sorte, le chagrin diminuera peut-être dans le monde, si chacun porte honnêtement, loyalement et en adulte la part qui lui est imposée.

Mais si, au lieu de donner au chagrin un refuge équitable, on laisse l'essentiel de l'espace à la haine et aux pensées de vengeance, qui engendreront à leur tour de nouveaux chagrins chez d'autres, le chagrin, en effet, ne prendra jamais fin en ce monde et continuera à se multiplier.

Et si l'on a donné au chagrin la place et l'espace qui lui reviennent en vertu de sa noble origine, alors, oui, on a le droit de dire : la vie est si belle, si riche.

C'est ainsi que l'on pourrait croire en D. »

*\*Ilse Blumenthal-Weiss poétesse allemande qui a séjourné au camp de transit de Westerbork puis a été déportée à Theresienstadt. Elle a survécu au camp.*